L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 8 DECEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 DECEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Trente-deux Elections Contestées.

Sait-on combien il y a d'élections contestées, au Congrès? Trente-deux; proportion énorme; autant vaut dire le dixième de la représentation totale. La Louisiane, à elle seule, en compte deux ou trois, sur un total de six représentants. Vrai, cela ne fait pas grand honneur à la façon dont se confectionnent les élections, ou tout au moins, cela dénote, chez les candidats évincés, bien peu de respect pour les choix des diverses majorités.

Le fait est qu'il n'est pas toujours facile de décider quel est, de deux prétendants à un même siège, celui qui doit l'emporter sur l'autre. Cela exige une enquête sérieuse et prend beaucoup de temps.

Un seul et unique comité se trouve insuffisant pour faire toutes ces recherches, pour entendre les différents témoignages pour et contre l'un ou l'autre des contestants. Le travail ne serait pas achevé à la fin de la présente session. Peut-être durerait-il une grande année?

Qu'a l'intention de faire M. Reed, le nouveau président de la Chambre? Au lieu d'un comité, il veut en créer deux qui seront chargés, chacun, d'une moitié de ces litiges; soit seize pour l'un, seize pour l'autre.

Que le projet de M. Reed soit adopté, cela n'est pas douteux. M. Reed ne soumet pas ses idées; il les impose. Il a inventé cette chose inouïe, incroyable: le Cesarisme parlementaire. De plus, le parti républicain que nous détestons a, au moins, une qualité que nous ne pouvons lui refuser: il est discipliné, il sait obéir à un mot d'ordre, tandis que le parti démocrate est, et a toujours été, indiscipliné—ce qui a été constamment la cause de sa perte.

Dans de pareilles circonstances, étant donné, surtout, que les républicains sont à la Chambre en immense majorité, il ne faut pas s'attendre à une grande impartialité de la part des deux comités. Il est probable que presque tous les démocrates seront blackboulés—ce qui importe peu, du reste; leur minorité étant telle que trente-deux représentants de plus ou de moins, ne pourraient changer la situation. Mais, derrière la question politique, se cache une question économique, assez sérieuse, car chaque membre a droit à son salaire, jusqu'au jour où un vote défavorable de la Chambre le renvoie dans ses penates.

Trente-deux honoraires de plus à payer par le Trésor, pendant des mois entiers, doivent considérablement grossir le budget régulier du Congrès. On conçoit donc que M. Reed ait hâte d'en finir avec cet étrange état de choses.

Mais tout cela ne prouve-t-il pas que la machine électorale commence à se détraquer terriblement et qu'il est temps de la remettre en ordre?

La question Lockroy-Gervais.

Il a paru intéressant à un journal français de rechercher quels journaux ont pris parti pour M. Lockroy, quels journaux *contre*, dans la question dite "de l'amiral Gervais":

POUR—*Echo de Paris, Eclair, France, Intransigeant, Jour, Journal, Justice, Lanterne, National, Paris, Radical, Rappel, Petite République XIXe Siècle, Voltaire.*

CONTRE—*Autorité, Petit Caporal, Débats, Estafette, Evénement, Figaro, Gaulois, Gazette de France, Gil Blas, Petit Journal, Liberté, Libre Parole, Matin, Monde, Moniteur universel, Petit Parisien, Patrie, Presse, République française, Soir, Siècle, Temps, Univers, Vérité.*

L'UNION FRANÇAISE.

Monsieur l'Editeur,

Dimanche dernier, cette Société a tenu son assemblée générale et procédé aux élections annuelles de sa Direction.

Dans vos colonnes d'annonces, on remarquera le compte rendu de son œuvre de charité, toujours si digne des sympathies du public. On y trouvera aussi le tableau de la nouvelle administration, composée, comme d'habitude, de noms favorablement connus et présidés par M. Fortuné Jaubert, dont le dévouement et l'honorabilité ne font de doute pour personne.

L'Union Française tient, dans notre population du second district, une place considérable. Pour tous, c'est une Institution populaire, passée dans les mœurs, et dont l'existence est un plaisir en même temps qu'un besoin. Un plaisir pour tous ceux qui s'intéressent aux faits et gestes de notre colonie française; un besoin pour les pauvres qu'elle soulage, pour les vieillards, les veuves et les orphelins qu'elle protège, et aussi pour les Français nouveaux venus sans ressources, auxquels elle donne le pain des premiers jours, et qu'elle met sur la route du travail.

Et cependant, le croirait-on? cette Société si utile n'a que peu de membres! D'où proviennent les abstentions!

L'Union est la seule institution de charité française que nous ayons dans notre milieu. Elle donne son aide aux plus malheureux, aux plus pauvres de la population,—à ceux qui ne peuvent être secourus par les Sociétés mutuelles, parce qu'ils ne peuvent—faute de ressources—en faire partie. Tout le monde dit de l'Union que si elle n'existait pas il faudrait la créer, et pourtant on néglige de l'aider à vivre!....

Un peu de réflexion me semblerait devoir remédier à cet état de choses. Cette Société utile, et même nécessaire, de l'aveu de tous, ne peut remplir sa mission sans l'appui de ceux qui l'approuvent. Leurs éloges ont leur prix; mais avec leur concours on obtiendrait de meilleurs résultats pour les indigents. Cela ne devrait-il pas les décider?

Qu'est-ce que cela coûte? Cinquante sous par mois! Cinquante sous, une obole, un rien, lorsqu'on a quelques ressources; très peu de chose, même lorsqu'on n'a que des moyens limités, et qui ne représente aucune gêne.

Cette cotisation insignifiante, qui ne pourrait la donner, et qui ne voudrait le faire, s'il réfléchissait que comme Français il accomplit un devoir de nationalité? Car, il est incontestable que, loin de leurs foyers, tous les fils d'un même pays se doivent protection dans le malheur. On n'ignore pas, d'autre part, que les Français, par tempérament, sont généreux et qu'ils gardent à l'étranger les vertus de leur patrie. Il doit donc y avoir pour eux un véritable plaisir à murmurer: "J'ai fait mon devoir envers ceux de mes compatriotes qui souffrent; je puis maintenant tranquillement jouir de ce que j'ai."

Mais les membres de l'Union n'oublient-ils pas d'appeler sur ce sujet l'attention de leurs amis? Lorsqu'on rencontre une connaissance, il est si facile de lui dire:—"Etes-vous de ma Société? Permettez-moi de vous y faire inscrire...." Peu refuseraient. La grande affaire est de ne pas négliger de leur adresser cette question.

En France—en dehors de l'assistance publique—les membres des sociétés de charité sont des notables, des gens bien posés dans la population. On considère cette participation comme un honneur qui ménage à un homme ou à une dame une position sociale. Partout, c'est l'indication d'une vertu: l'esprit de bienfaisance. A l'étranger, cela prend le caractère d'un devoir, auquel les cœurs gaulois ne cherchent point à se soustraire. C'est un tribut qu'ils payent à leur race qui, dans l'expatriation, devient une famille. Là, cette bienfaisance est du patriotisme,—la qualité maîtresse des Français. On ne doit donc point hésiter à frapper à leur porte. L'audace, dans ce cas, n'est que du dévouement qui mérite des éloges, et sans laquelle, d'ailleurs, le succès est impossible.

Ajoutons que nous sommes à l'époque la plus opportune pour recruter des sociétaires, l'hiver pour les pauvres étant le temps des plus dures privations.

N'oublions pas, en outre, que l'Union Française reçoit, à titre honoraire, des membres des deux sexes et de toutes les nationalités. Pour y appartenir, il suffit de vouloir donner aux Français malheureux un témoignage de sympathie.

Quant à son école, nous voyons qu'elle marche régulièrement. On ne saurait trop la recommander aux parents qui désirent faire apprendre le français à leurs filles. Elle se désigne à leur choix par les progrès de ses élèves et par ses prix d'admission accessibles aux plus nécessiteux.

ALCESTE.

LES CARDINAUX.

La mort du cardinal Bonaparte, dont on a célébré ces jours derniers les obsèques, réduit à sept le nombre des cardinaux créés par Pie IX.

Trois d'entre eux sont cardinaux de l'ordre des évêques: ce sont les Eminentissimes Monaco La Valetta, doyen du Sacré-Collège, évêque d'Ostie et Velletri; Oreglia di Santo Stephano, sous-doyen du Sacré-Collège, évêque de Porto et Sainte-Rufine, et Parocchi, évêque d'Albano.

Trois autres appartiennent à l'ordre des prêtres: ce sont les cardinaux Gustave Adolphe d'Hohenlohe, du titre de Saint-Calixte; Ledochowski, du titre de Sainte-Marie *in Ara cœli*, et de Canossa, du titre de Saint-Marcel.

Les cardinaux-évêques se distinguent des cardinaux-prêtres en ce que les premiers sont titulaires de sièges épiscopaux suffragants de celui de Rome, tandis que les seconds ont simplement le titre presbytéral d'une église romaine.

Enfin, le septième cardinal dont la création remonte à Pie IX appartient à l'ordre des diacres. C'est l'éminent Théodule Mertel, diacre de Saint-Laurent *in Damaso*.

Ajoutons que le nombre des cardinaux décédés sous le pontificat de Léon XIII est actuellement de cent cinq.

Il n'y a eu, jusqu'à ce jour, qu'un seul pape—Urbain VIII—qui ait vu mourir tous les cardinaux créés par ses prédécesseurs, ce qui lui permit de faire frapper une médaille portant en exergue ces mots tirés de la Sainte Ecriture: "Ce n'est pas vous qui m'avez élu, c'est moi qui vous ai nommés", puisqu'en effet le Sacré-Collège ne comprenait plus aucun des cardinaux qui l'avaient élevé au souverain pontificat.

UN RECENSEMENT.

Le Parlement anglais vient de recevoir communication du rapport contenant les résultats du dernier recensement général de la population de l'Angleterre et du pays de Galles. Les statistiques concernant l'Ecosse et l'Irlande se publiant à part et faisant l'objet d'un rapport spécial, les renseignements que nous avons sous les yeux ne s'appliquent qu'à une partie du Royaume-Uni. Ils n'en ont pas moins un très réel intérêt. Ainsi l'on peut constater que la population de l'Angleterre et du pays de Galles a passé de plus de 22 millions et demi, en 1871, à 26 millions en 1881, et 29 millions en 1891, c'est-à-dire que dans la première décade elle a augmenté de 14 0/0, et dans la seconde d'un peu plus de 11 0/0 seulement. Ainsi le mouvement d'accroissement de la natalité tend à se ralentir en Angleterre comme en France, quoique dans des proportions infiniment moindres, il est inutile de le dire.

La statistique des professions appelle également des comparaisons assez curieuses. Le nombre des membres du clergé des différents cultes, anglican, catholique, non-conformiste et israélite, n'atteint pas 37,000, tandis qu'il est en France de 127,000. Les prêtres catholiques ne comptent, en Angleterre, que pour 2,500, ce qui paraît infiniment peu; mais il est à noter que ce chiffre dépasse de mille unités celui de la statistique de 1871, croissant ainsi infiniment plus vite que la population. Au contraire, tandis qu'on ne compte pour 38 millions de Français, que 144,000 professeurs et instituteurs des deux sexes, ce qui nous paraît déjà respectable, il s'en trouve 195,000 pour 29 millions d'Anglais et de Gallois. Les professeurs de musique cependant semblent avoir été classés en dehors de cette formidable armée; ils atteignent avec les musiciens le total de 40,000. Qui eût jamais cru l'Angleterre si passionnée de musique? Est-ce à l'heureuse influence de cet art, qui passe pour adoucir les mœurs, que ce pays privilégié doit la diminution du nombre des débitants de boissons alcooliques et fermentées? de 25,000 en 1871, ils sont tombés à 19,000 vingt ans plus tard. C'est là un beau résultat de la sévérité des commissions chargées d'accorder annuellement les licences pour la vente des spiritueux et de la bière. Il resterait à savoir dans quelle mesure la réduction du nombre des débitants a influé en Angleterre sur la consommation de l'alcool. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que les Anglais ont commencé courageusement la lutte contre le fléau.

LA FÊTE DES CENT-GARDES.

C'était le 25 novembre, au Grand-Hôtel, à Paris, le banquet et la fête des Cent Gardes ou plutôt des survivants de ce bel escadron que commandait le baron Verly, dont le fils honore la mémoire en réunissant tous les ans, à même époque, ses meilleurs, ses plus fidèles compagnons.

Au banquet, plus de deux cents convives, dont plus de quatre-vingt-dix Cent-Gardes. Tous ont passé depuis longtemps l'âge de la jeunesse, mais si ce mot de jeunesse signifie "vigueur, santé, cœur vibrant d'espérance," combien jeunes sont les hommes que nous avons eu l'occasion de contempler hier soir!

Les cheveux ont blanchi, les rides sont venues, mais l'ardeur est toujours juvénile.

Ils sont tous en habit noir, mais il semble qu'ils portent encore l'uniforme, à la façon dont ils se tiennent, la tête un peu en arrière, la poitrine très effacée, le buste comme enserré dans un corset. Parmi ces rudes survivants d'une époque qui n'est plus, surgit la figure mâle, énergique, du lieutenant Watrin, qui a été retraité comme colonel. Ce n'est pas le doyen, mais c'est le chef, aujourd'hui, de cette brillante phalange de soldats qui vit éternellement de souvenirs.

M. le baron Verly avait recommandé à ses convives, au début de ce banquet, de ne pas parler politique; précaution oratoire inutile! Personne ne songeait à rabaisser le vingt-cinquième anniversaire de cette fête annuelle.

La fête n'était pas terminée. Tandis qu'on prenait le café, deux anciens Cent-Gardes en uniforme apparaissaient et chacun se faisait un plaisir et un honneur d'aller leur serrer la main. Parmi les plus empressés, se distinguait un camarade, nommé Masson, dont l'histoire est assez curieuse. La voici en deux mots.

Masson était ex-maréchal des logis des cent-gardes. Quand la reddition de Paris fut un fait accompli, il se trouvait, maréchal des logis, au fort d'Issy. Gardant au fond du cœur le culte de l'Empereur et de l'Empire, et ayant ouï dire que la Royauté allait être rétablie, il refusa de rendre le fort d'Issy aux délégués de Versailles.

"J'aurais cru, nous a-t-il déclaré, le livrer aux d'Orléans. On me fit sommation au nom de M. Thiers.—"Qu'est-ce " que ça, M. Thiers? répondis-je; je ne " connais que l'Empereur." Et il combattit en apparence pour la Commune, en réalité pour l'Empire. C'est du moins ce qu'il nous a affirmé.

Il fut condamné à la déportation perpétuelle et fut relégué à l'île des Pins, d'où il ne revint qu'après l'amnistie.

Et cependant, je ne suis pas communard, monsieur, me dit-il, les larmes dans les yeux, moi qui aurais voulu servir éternellement l'Empereur!"

Après le banquet, M. le baron Verly nous a offert une représentation du "Chat Noir" dirigé par Rodolphe Salis. On a joué l'*Epopée* et la *Marche de l'Etoile*. Les vieux braves pleuraient et applaudissaient à outrance.

A ces Cent Gardes vous ne ferez jamais croire que "les temps héroïques sont passés."

La composition d'un Louisianais

Nous extrayons du *Times*, de New York, les lignes suivantes parues au bas d'une composition de M. Gustave d'Aquin, dédiée à ce journal:

Un ami de Gustave d'Aquin, l'habile compositeur de la "Marche du *New York Times*," dit de lui que "c'est une des intéressantes personnalités qui flottent dans l'idéal comme le cygne dans les eaux pures d'un lac. Il y a la note originale dans tout ce qu'il fait. On y trouve la distinction, la grâce, un charme qui captive tous ceux qui l'entendent et l'on se prend à rêver en Gustave d'Aquin une sorte d'Almaviva doué d'une imagination poétique.

Louisianais, faisant partie de cette aristocratie créole qui n'a pas connue, que n'a pas décrite Cable; il compte parmi ses ancêtres le grand docteur Thomas d'Aquin; il est né à une époque où l'original édifice colonial de la rue Bourbon était la seule salle où l'on fit en Amérique de la grande musique d'opéra. Il y avait alors des célébrités telles que Ernest Guirand, Gregorio Curto, Eugène Prévost, Hubert Rolling. Inspiré par eux, il alla à Paris, comme c'était alors la mode parmi les jeunes gens de sa génération. Il s'y mit à l'étude avec une ardeur que l'on ne peut guère trouver ailleurs.

A Paris, il devint l'élève de Henri Altès qui lui donna des leçons de flûte. Ambroise Thomas, Duprato, Théodore Dubois furent ses professeurs d'harmonie. Il fut admis dans la classe Gounod. Robert Planquette, l'auteur des "Cloches de Corneville"; Louis Varney, l'auteur des "Mousquetaires au Couvent"; Alcide Bruneau, le compositeur du "Rêve", excitèrent son émulation.

Il a composé une symphonie qui a été exécutée à la salle Pleyel et y a obtenu un grand succès; des messes, des compositions orchestrales, des mélodies, des chants qui feront longtemps palpiter les cœurs, émouveront les amoureux et répandront la gaieté et une douce folie dans les âmes.

M. D'Aquin est lauréat du Conservatoire de 1879; il a dirigé un orchestre à l'Exposition universelle de 1878. Et quand l'Américain qui marche toujours de l'avant, disait à la Nouvelle-Orléans: "les aristocrates créoles ont bien vieilli", les Placide Canonge, les Alfred Mercier, qui écrivaient alors dans les journaux quotidiens, anglais et français, répondaient fièrement: Que dites-vous de Gustave D'Aquin? En 1885, alors que la Nouvelle Orléans organisait la Grande Exposition Universelle du Coton, n'est-ce pas Gustave D'Aquin qui en était nommé le Directeur musical Depuis lors, n'a-t-il pas été acclamé dans les plus grandes villes des Etats-Unis? Il est maintenant le Directeur musical du Madison Square Garden; et quand Frank W Sanger le choisit, il fit preuve d'un rare discernement. Il savait qu'avec lui, la lyre pénétrerait dans l'établissement, par enchantement, comme si elle sortait de la manche d'un prestidigitateur japonais.

Le revolver à la Chambre des Députés.

Bien étrange, la nouvelle qui nous arrivait, hier matin, d'un attentat qui venait de se commettre à la Chambre des Députés (Palais Bourbon) vers la fin de la séance. Un commis de magasin de draperie ou plutôt de nouveautés, tirait, du haut de la galerie réservée au public, deux coups de revolver, en pleine Chambre, et il est probable que si on ne lui eut pas immédiatement mis la main sur le collet, il aurait déchargé les six canons de son arme. C'est décidément une maladie qui court, qui se propage partout, qui est passée à l'état d'épidémie et sévit sur toutes les couches de la société, principalement sur les couches inférieures.

Les dépêches nous apprennent que c'est un commis honnête, jouissant de l'estime de ceux qui le connaissaient.

Est-il affilié à quelque société secrète? personne ne le sait; il se renferme dans le plus complet mutisme. Il a fait feu, dit-on, sur la tribune diplomatique. Pour quoi? avait-il quelque vengeance à tirer de ce côté? est-ce une idée politique qui l'animait, ou une idée patriotique? en voulait-il au représentant d'une nation ennemie de la France ou à quelqu'un des ministres de ce que l'on appelle les tyrans? Est-il sûr même qu'il sût où se trouve la tribune diplomatique et sur qui il tirait? Il n'a aucune des allures féroces d'un révolutionnaire. Il semble avoir possédé l'estime de ses patrons actuels ou anciens. On ne nous dit même pas qu'il fût sans emploi, au moment où il a commis l'attentat. Etait-ce tout simplement le besoin de faire du scandale et d'attirer sur lui l'attention publique, comme il arrive trop souvent aux gens qui se livrent à de pareils excès? Est-ce un fou, un détraqué? C'est la supposition la plus sensée, la plus plausible, qu'inspire son acte. Un malfaiteur ordinaire qui médite un mauvais coup, l'accomplit toujours dans l'ombre. L'idée d'échapper à la justice ne l'abandonne jamais. Il se ménage constamment une issue, pour s'esquiver.

De quelque façon qu'on cherche à s'expliquer un pareil acte, on y retrouve toujours, fatalement, le besoin de faire du bruit, de se mettre en évidence, par quelque coup d'éclat.

En vérité, ce n'était pas dans la classe des commis de nouveautés, aux mœurs si douces, aux allures parfois trop obséquieuses, que nous sommes habitués à voir toujours prévenants, toujours la bouche en cœur, toujours la physionomie souriante, que nous serions allés chercher l'auteur d'un pareil attentat. Le mal dont souffre la Société est, décidément, plus profond que nous ne le pensions.

A MADAGASCAR.

RANAVALO III.

Ranavalo III s'est soumise, elle a signé le traité de paix, ou l'a fait seulement signer, disent certaines correspondances, par deux plénipotentiaires, Razanakombana, ministre des lois et Rasanjy, conseiller d'Etat et secrétaire du premier ministre; elle s'est séparée de Rainilaiarivony et a accepté, pour le remplacer le premier ministre qui lui a été désigné et même imposé par le général Duchesne. Mais en bonne Malgache elle n'a pas manqué de chercher à sauver la face, et voici en quels termes elle a annoncé elle-même, de sa bouche royale, dans un Kabary qui s'est tenu sur la place d'Andohalo, les grands événements qui viennent de s'accomplir:

Moi, Ranavalomanjaka III, reine de Madagascar par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, gardienne des lois du royaume, etc., etc.

Ecoutez mes paroles, ô mon peuple! Vous connaissez tous le zèle avec lequel le premier ministre Rainilaiarivony a servi les intérêts de l'Etat et cherché le bien du peuple. Mais vous n'êtes plus sans savoir que son corps, affaibli par l'âge et la maladie, a besoin de repos. C'est pour ce motif que j'ai résolu de le remplacer, dans ses fonctions de premier ministre et de général en chef, par Rainitsimbazafy, 15e honneur, officier du palais, et je porte ce fait à ta connaissance, ô mon peuple! Je veux encore remercier ici Rainilaiarivony, pour les services que, pendant de nombreuses années, il a rendus à moi, votre Reine, à mon gouvernement et à toi, ô mon peuple!

Et je te dis encore ceci, ô mon peuple!

Tous mes efforts seront toujours tendus vers la conservation de la paix et le bonheur de mon peuple. Que chacun de vous accepte avec conscience le nouvel ordre de choses, qu'aucun de vous ne fasse de l'opposition, car tous ceux qui ne suivront pas minutieusement les ordres de Rainitsimbazafy, maintenant premier ministre et général en chef, devront être traités en criminels d'Etat et punis comme tels. Ainsi dit.

RANAVALOMANJAKA III,
Reine de Madagascar, etc., etc., etc.

Ecrit dans mon palais de Tsarahafatra, le 15 octobre.

Voici d'une lettre de Majunga un renseignement qui peut servir d'indication utile à ceux qui pensent encore que les Français peuvent trouver à Madagascar un concours quelconque de la part des tribus indépendantes qui n'ont jamais reconnu la suprématie des Hovas.

On sait qu'elle a été l'attitude des Sakalaves pendant l'expédition, et l'on se rappelle que le seul chef qui soit venu se mettre à notre disposition, et que l'on avait accueilli avec des honneurs royaux, n'était qu'un simple bandit à la poursuite duquel on devait se mettre quelques jours après, pour rattraper le bétail qu'il avait razzié. Ces bons Sakalaves n'ont pas changé depuis la fin des hostilités, et le capitaine Hugué, que le colonel Bailloud avait envoyé dans la baie de Bali, en pays Sakalave insoumis, à quelques lieues au sud de Majungua, vient d'en faire l'expérience.

Au moment où il allait faire embarquer 250 coolies qu'il était à grand'peine parvenu à recruter, la souveraine de l'endroit s'est énergiquement opposé à leur départ et a effrontément déclaré au capitaine qu'elle n'avait jamais accepté le joug des Hovas et qu'elle n'avait nullement l'intention de se soumettre à la domination française.

Il est probable que l'on sera obligé d'envoyer à Bali, rade assez importante de la côte ouest où se fait avec Mozambique un commerce considérable alimenté par les razzias des fahavalos, une petite expédition pour mettre à la raison la reine Baneira et ses vassaux.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES

La visite du Roi des Belges et de la princesse Clémentine en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre.—La grande attraction de la semaine dans les cercles royaux a été la visite du roi des Belges, Léopold, et de sa charmante fille, la princesse Clémentine, qui a vingt-deux ans et n'est pas encore mariée.

Le roi Léopold a toujours été très populaire à Londres, à cause de ses soi-disant habitudes démocratiques, sur lesquelles il a, d'ailleurs, attiré l'attention dès son arrivée. Un grand nombre de fonctionnaires l'attendaient à la gare de Charing Cross, et des voitures de la Cour étaient à sa disposition. Mais après s'être montré flatté de cette courtoisie, Léopold a déclaré qu'il préférait marcher.

Il a traversé Trafalgar Square et s'est rendu dans un hôtel avant d'aller à Windsor présenter ses hommages à la reine Victoria. Il a visité ensuite les points curieux de Londres.

Le roi et la princesse sont revenus de Windsor hier. Ils visiteront prochainement le prince et la princesse de Galles à Sandringham.

Les suppositions sur le but réel de la visite du roi à Londres vont leur train comme d'habitude; mais il semble qu'on ne sait rien de positif. L'idée que Léopold accomplit ce voyage dans l'intention de s'occuper des finances de l'Etat libre du Congo domine, mais on fait allusion à l'intérêt qu'il porte à "Morodopold", autrement dit Mlle de Merode, la plus jolie danseuse du Grand Opéra de Paris.

Les présents, chevaux, voitures, bijoux, etc., que le joyeux souverain a déjà faits à l'artiste populaire lui ont coûté une petite fortune, et il n'en est pas à sa première escapade.

La question de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre—On annonce maintenant que le comte de Derby, ancien gouverneur général du Canada, va succéder au marquis de Dufferin au poste d'ambassadeur d'Angleterre à Paris, quoique le nom de Sir Philip Currie, actuellement ambassadeur à Constantinople, soit fréquemment mentionné à propos de ce poste de la plus haute importance.

Si la rumeur se trouve fondée, on peut dire avec assurance que les qualités du comte de Derby seront considérablement neutralisées par le fait qu'il n'est pas assez riche pour mener le train jugé nécessaire.

A ce propos, le *Vanity Fair* s'exprime ainsi: Paris est le lieu de résidence de tant d'Américains millionnaires à qui leurs prodigalités donnent une place indûe dans la société parisienne, que les résidents et visiteurs anglais n'aimeraient pas à voir leur représentant jouer le second violon après un monsieur Passmore, un M. Davis ou tout autre riche Américain.

Les massacres du Marsovan.

Lettre d'un missionnaire américain.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre—Le *Daily News* publie aujourd'hui une lettre d'un missionnaire américain de Marsovan donnant des détails sur les récents massacres en cette ville. Entre autres choses le correspondant dit:

Les émeutes ont éclaté à Marsovan le 15 à midi, sur le bruit d'une attaque de la Mosquée par les Arméniens. Les Turcs ont commencé par une tuerie dans le marché. Ils semblent avoir tué les Arméniens à droite et à gauche, partout où ils les rencontraient, pendant que d'autres pillaient les maisons.

Ce massacre a commencé près de notre résidence; nous pouvions entendre la tempête de cris et de lamentations mêlée aux détonations des fusils et des pistolets, au bruit des portes enfoncées, principalement près de l'école des filles.

Les émeutiers se sont ensuite dirigés vers les quartiers les plus riches. Les balles ont sifflé dans les rues et ont atteint l'école des filles. Puis le bruit de la fusillade s'est éloigné.

Nous avions dans notre résidence deux Circassiens qui nous ont rendu de grands services; nous les avons envoyés à la recherche du caimakan, qu'ils ont trouvé patrouillant les rues et arrêtant l'effusion du sang. Il a annoncé qu'il avait déjà envoyé des soldats pour entourer notre résidence. Nous les avons, d'ailleurs, bientôt aperçus en dehors des murs empêchant toute invasion sur notre propriété.

Vers le soir, le caimakan est venu lui-même avec vingt-cinq hommes qui ont passé la nuit chez nous. Ils nous ont donné les meilleures assurances, et puisse Dieu nous accorder qu'ils demeurent fidèles et protègent la masse de jeunes filles et d'enfants des écoles réfugiés sur notre propriété.

L'interdiction des cartes postales italiennes en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre—Les journaux se plaignent du fait que le duc de Norfolk, ministre des postes et chef reconnu des catholiques d'Angleterre, en supprimant les cartes postales italiennes reçues en commémoration de la délibération de Rome, ait déclaré que ces cartes étaient si désagréables au Vatican que le pape a prononcé l'excommunication contre ceux qui les ont reçues ou ont aidé à leur circulation.

Mort du Cardinal Ignazzio Perisco.

Presse Associée.

Rome, 7 décembre—Le cardinal Ignazzio Perisco, préfet de la congrégation des Indulgences et des reliques sacrées, est mort.

Il était né en Italie en 1823 et avait été créé cardinal en 1893.

Gilbert Lenoir est un fou.

Presse Associée.

Paris, 7 décembre—La police a fait des perquisitions dans la chambre de Gilbert Lenoir, l'homme qui a tiré d'une tribune de la Chambre des députés deux coups de feu hier, et a trouvé quelques pamphlets anarchistes.

Mais l'opinion générale est que le prisonnier est fou.

Tempêtes sur les côtes d'Angleterre.

Nombreux désastres.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre.—Le mauvais temps qui règne depuis une semaine sur les îles britanniques continue aujourd'hui.

Un nombre incommensurable de petits bateaux ont fait naufrage et la navigation a éprouvé de grandes pertes, mais la perte de vies a été fort heureusement sans importance.

Le phare flottant à l'embouchure de la Dee a été emporté au large avec les cinq hommes de l'équipage. Les communications avec le nord du pays sont interrompues.

La tempête est terrible dans la mer du Nord, et il est probable que le nombre des naufrages sera plus considérable qu'il n'est annoncé.

Une dépêche d'Anvers annonce que le trafic dans les rues de la ville a dû être interrompu, et que la navigation est impossible dans la Scheldt.

Le Friedland, de la ligne White Star, a cependant pu quitter le port pour New-York.

Plusieurs navires sont à la côte en Hollande.

La barque allemande Libertas, de Kolkalik, a fait naufrage près de Nieuwellep.

Il n'y a eu que deux hommes de l'équipage de sauvés; les autres ont été noyés.

Quatre cadavres ont déjà été jetés à la côte.

Guerre entre les Cochers et les Bicyclistes à Mexico.

Presse Associée.

Mexico, 7 décembre—Les bicyclistes prennent des mesures pour se protéger contre la brutalité des cochers de fiacre qui essaient de les écraser dans les rues quand la nuit est arrivée.

La mort du trésorier du chemin de fer Mexicain National, M. Hill, suivie immédiatement de la mort d'un jeune Français causée de propos délibéré, a porté l'indignation populaire à son comble.

Une souscription publique est ouverte pour la poursuite des cochers coupables.

La gaieté anglaise.

Le premier bal masqué de la Saison.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre—Le premier bal masqué de la saison a eu lieu mercredi dernier à Covent Garden. Les hommes fréquentant ces bals sont recrutés parmi ceux qu'on voit généralement à l'Empire dans la soirée et qui soupent à minuit à l'hôtel Continental. Les femmes sont pour la plupart des actrices ou des demi-mondaines.

Mercredi dernier, cependant, plusieurs des plus brillantes femmes d'Angleterre occupaient certaines loges. Mais elles ont gardé soigneusement leurs masques et se sont contentées de regarder la scène joyeuse dans la salle.

Il y a quelques années, à un de ces bals, Mme Langtry et ceux qui se trouvaient avec elle dans une loge ont causé une grande excitation.

Un homme âgé, d'un aspect tranquille, se tenait au milieu de la gaie société. De temps en temps ses compagnons lui faisaient toutes sortes de niches, le poussaient d'un bout à l'autre de la loge, lui jetaient du vin à la figure, etc., malgré les cris d'indignation de ceux qui se trouvaient dans la salle.

Après une lutte avec un de ses compagnons l'homme fut jeté au milieu de la salle où il resta étendu sans mouvement.

On s'aperçut alors que le vieillard n'était autre chose qu'un mannequin parfaitement construit.

Mais les messieurs qui accompagnaient Mme Langtry furent arrêtés et durent comparaître le lendemain devant la cour de Bow Street.

La Question des Firmans.

Rien n'est connu des intentions du Sultan.

Presse Associée.

Londres, 7 décembre—Une note semi-officielle publiée cette après-midi établit que rien n'est connu au Foreign Office du rapport annonçant que le Sultan a décidé de promulguer les firmans demandés pour le passage des Dardanelles, quoique, ajoute-t-on, l'entrée du Bosphore puisse être forcée d'un moment à l'autre.

La nouvelle du débarquement de soldats anglais pour la protection de l'ambassade d'Angleterre à Constantinople n'est pas regardée comme sérieuse; et si des soldats ont été débarqués, l'action du commandant anglais ne peut être considérée comme en rapport avec la situation politique.

Un formidable ouragan fait rage en Europe, et c'est probablement pour cette cause qu'on n'a reçu jusqu'à présent aucune dépêche de Sofia, Bulgarie, ou de Constantinople directement.

La population de Berlin et des faubourgs.

Presse Associée.

New York, 7 décembre—Une dépêche spéciale de Berlin à un journal de New York annonce que le recensement de 1894-95 est presque terminé. L'augmentation de la population de Berlin est presque nulle. D'un autre côté, la population des faubourgs a augmenté dans de grandes proportions. Charlottenburg, par exemple, a une augmentation de 72 0/0.

Cet état de choses est attribué à la cherté de la vie dans la capitale et au mauvais état des affaires en général.

Berlin compte 876,926 femmes contre 797,189 habitants mâles.

NOUVELLES AMERICAINES.

La Commission Américaine chargée d'une enquête sur les massacres de Cheng Tu.

Presse Associée.

Washington, 7 décembre—Des rapports reçus de Chine à Washington indiquent que la Commission américaine chargée de procéder à une enquête sur les massacres de Cheng Tu, est au but de son voyage.

Les membres de cette commission ont quitté Tien-Tsin le 6 octobre, avec une escorte de vingt cavaliers bien montés.

Avant leur départ, tous les notables de la ville ont présenté leurs respects au consul américain, M. Read, à M. Cheshire et au commandant Merrill.

Les étrangers résidant en Chine parlent en termes louangeurs de la discrétion montrée par le gouvernement des Etats-Unis dans le choix de la route suivie par la commission dans le centre de Chine. On pense que le passage des américains avec leur escorte fera beaucoup pour convaincre les Chinois de la nécessité de remplir leurs obligations envers les étrangers.

Pour donner plus d'importance à la Commission, le gouvernement chinois a donné au magistrat le plus élevé du Szechuan, le juge de Nichtai, l'ordre de coopérer. Il rejoindra les membres de la Commission au terme de leur voyage.

Les autorités chinoises ont déjà fait exécuter vingt-et-un des émeutiers, et en retiennent un nombre égal devant être punis ultérieurement.

Mais quelques uns prétendent que ces pauvres dupes n'ont été que les boucs émissaires destinés à couvrir les crimes des hauts fonctionnaires chinois.

On dit que Chao Cheng Yu, le chef de police qu'on croyait tombé en disgrâce d'après un édit impérial, pour avoir encouragé les émeutes, a, en réalité, obtenu une place plus lucrative dans le département de Likin.

On ajoute que la personne directement responsable des troubles de Ku Cheng est le vice-roi lui-même, Pien Paoch Wen.

Arrivé au Port.

Presse Associée.

San Francisco, 7 décembre — Une dépêche à la Bourse des Négociants annonce que le steamer anglais Gorseld, parti depuis 45 jours de Singapour pour Tacomah, est arrivé ce matin à Port Townsend. C'est un des trois navires du Pacifique dûs depuis longtemps.

Le "Jour" du Maryland à l'Exposition d'Atlanta.

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 7 décembre—Un temps superbe a favorisé la célébration du "Jour" du Maryland à l'Exposition d'Atlanta. Il était froid, mais les rayons d'un beau soleil ont porté la température juste à point pour donner de la vigueur aux soldats et aux curieux.

Le quatrième et le cinquième régiment, la réserve navale, etc., se sont mis en ligne à 10 heures 30 du matin pour se rendre à l'exposition.

A leur arrivée, le gouverneur Brown, accompagné de son état-major, les a passés en revue en face du pavillon de la Pennsylvanie.

A midi, M. H. M. Morkland a prononcé le discours du jour au nom du Maryland.

Le gouverneur Brown a également parlé.

Plusieurs milliers de *Marylandais* ont assisté à la fête, ainsi que des Georgiens déployant un grand enthousiasme.

La réponse de Lord Salisbury.

L'Ambassadeur d'Angleterre en donne lecture et la remet au secrétaire Olney.

Presse Associée.

Washington, 7 décembre—La réponse de lord Salisbury à la note d'instructions du secrétaire Olney à M. Bayard, au sujet de la question vénézuélienne, a été remise au secrétaire d'état aujourd'hui à midi.

Donc'son, le messager de l'ambassade d'Angleterre, s'est rendu ce matin au ministère avec une note de Sir Julian Pauncefoste demandant l'heure à laquelle il pourrait rencontrer M. Olney. L'heure de midi a été fixée, et l'ambassadeur a remis en personne la réponse au secrétaire.

Sir Julian l'a lu d'abord à M. Olney, comme c'est l'usage quand des documents importants sont présentés.

Pour quelque raison, les fonctionnaires du ministère ont pris des mesures pour cacher la remise de la réponse, mais elles ont été inutiles.

Les fonctionnaires de l'ambassade d'Angleterre ont montré les mêmes dispositions à empêcher la publicité de cette démarche.

Toutes les enquêtes sur le contenu de la lettre de lord Salisbury ont été sans résultats, et il est probable qu'elle sera gardée comme un secret d'Etat, au moins en ce qui concerne les autorités de Washington, jusqu'au retour du Président, qui l'examinera avant de l'envoyer au Congrès. Toutefois, on sait qu'elle est rédigée dans le sens indiqué cette semaine par la Presse Associée.

En Sécurité.

Presse Associée.

Boston, 7 décembre—Une dépêche reçue aujourd'hui d'Adabazar, Asie Mineure, par le révérend Judson Smith, secrétaire de la Commission américaine, dit que les missionnaires de cette ville sont en sécurité et que les communications ne sont pas interrompues.